

No. 5.

21 OCTOBRE 1892.

— LA —

KERMESSE

REVUE HEBDOMADAIRE

SOMMAIRE :

<i>Les Merveilles de Sainte-Anne de Beaupré (suite et fin).....</i>	L'HON. A.-B. ROUTHIER
<i>Le Salon de Monseigneur Taché....</i>	BOUCHER DE LABRÈRE
<i>Elle est finie.....</i>	MIRIAM
<i>Gibraltar</i>	JOSEPHINE * * *
<i>La barbe (poésie).....</i>	BENJAMIN SULTE
<i>Le Pavillon de Phips (suite).....</i>	ERNEST MYRAND

QUÉBEC

LEGER BROUSSEAU, Editeur
11 & 13, rue Buade

*On s'abonne a la KERMESSE chez M. Leger Brousseau,
11 & 13, rue Buade, a Quebec. Prix de la souscription : \$1.00 pour
les dix numeros.*

C. B. LANCTOT,
9, RUE BUADE, QUEBEC

Ornements d'Eglise,

Chasubleries et orfèveries.

Soieries et passementeries,

Mérinos à Soutane, Ceintures, Collets.

Garnitures d'autel, lampes de Sanctuaire,

Chandeliers, Candelabres,

Lustres, Bannières, Drapeaux,

Chemins de Croix Statues de toutes grandeurs,

Images et articles religieux, Huile d'olive,

Encens braize encens. Etc., etc., etc.

☞ Toute commande adressée à J. M. AUBRY, 9 Rue Buade Québec, sera
remplie promptement.

C. B. LANCTOT,

9, RUE BUADE, QUÉBEC,

Rue Notre-Dame, MONTREAL.

ON DEMANDE

On demande des agents pour la ville et la campagne. Bonne commission
payée. S'adresser entre 7 et 8 heures du-soir à Raoul Renault, 46 Rue du Palais,
ou par lettre, Boîte 308, Québec.

LA KERMESSE

REVUE HEBDOMADAIRE

LES MERVEILLES DE SAINTE-ANNE DE BEAUPRÉ

GUÉRISON DE MADEMOISELLE VERGE

(Suite et fin)

VII

Les douleurs s'étaient accrues, et elle eut d'abord l'idée qu'elle allait passer une nuit horrible.

Mais dans la soirée, malgré ses souffrances devenues plus aiguës, une grande joie, spontanée, presque inconsciente, envahit graduellement tout son être. Elle eut le pressentiment qu'elle allait enfin être guérie.

Qu'était-ce que ce pressentiment ? Ici encore nous nous heurtons à des mystères. Dans nos relations avec les habitants du ciel, esprits angéliques ou âmes saintes des Bienheureux, est-il déraisonnable de croire que les communications sont plus rapides avec nos âmes qu'avec nos corps ?

N'est-il pas vraisemblable que nos esprits puissent avoir l'annonce d'un événement très prochain avant que nos sens en puissent recevoir l'impression ? Et n'y aurait-il pas là une théorie acceptable sur les pressentiments heureux, ou malheureux que le mystère enveloppe, mais que tout homme a éprouvés à un moment donné de sa vie ?

Nous posons ces questions sans les résoudre.

Ce qui est certain, c'est que, dans la soirée qui a précédé sa guérison mademoiselle Verge en a eu le pressentiment clair, saisissant, infaillible, et que cette certitude de guérison, qui lui a été communiquée par une inspiration mystérieuse, lui a donné une sensation de joie plus grande que sa douleur.

“ Je souffre beaucoup, disait-elle aux Religieuses, mais je me sens heureuse, parce que je sais que je vais être guérie.”

Les martyrs éprouvaient cette allégresse au milieu de leurs tourments.

D'où peuvent donc venir, si ce n'est du ciel, cette joie intérieure qui domine le mal, cette illumination de l'âme qui fait tressaillir les sens et les transfigure, cette vie surnaturelle qui semble absorber la vie naturelle et la maîtriser ?

On voulut lui faire une injection hypodermique de morphine pour apaiser ses tourments devenus intenses ; mais elle refusa d'y consentir : “ Non, je ne

veux plus aucun remède, c'est sainte Anne qui va me guérir." On lui apporta une statuette de la sainte qu'elle fit placer sur une table auprès de son lit.

Dans la chambre voisine couchait madame Michon, une digne femme bien connue à Québec et pensionnaire à l'Hôtel-Dieu. A onze heures, Virginie lui cria : " Bonsoir madame Michon, je vais être guérie, vous savez ! "

La pensée de sa guérison l'obsédait, et sa foi grandissait.

Vers deux heures du matin, elle s'endormit d'un profond sommeil, avec la conviction intime qu'à son réveil toutes ses douleurs seraient finies.

Mais lorsqu'elle s'éveilla vers les six heures, et qu'elle voulut bouger dans son lit, elle sentit que son état physique était toujours le même. Cependant sa foi ne faiblit pas. Le chapelain commençait alors la messe dans la chapelle, et elle savait que les religieuses devaient encore communier pour elle.

Tout-à-coup, elle éprouva dans tout son être, et surtout dans sa pauvre épine dorsale une douleur aigue, terrible, et tellement intense qu'elle n'avait jamais ressenti rien de comparable.

Elle se demanda ce que cela voulait dire. Elle poussa un cri vers le ciel : " Mon Dieu ! que se passe-t-il donc en moi ? " Puis elle pensa : " Je vais être guérie ou je vais mourir ; c'est l'un ou l'autre, il n'y a pas de milieu. "

Elle sentit qu'elle était arrivée à un moment solennel et suprême de sa vie, et qu'il allait se passer quelque chose d'extraordinaire. Mais en même temps elle se demandait si tout cela était bien réel, et si elle n'était pas le jouet d'une illusion.

Le chapelain poursuivait la célébration des saints mystères, et à ce moment-là même (1), il lisait ou venait de lire dans l'épître du jour—4 juillet, Octave des saints Apôtres—les paroles suivantes :

..... " Pierre était donc gardé dans la prison, et les prières de l'Eglise s'élevaient sans cesse à Dieu pour lui. Et voilà qu'un ange du Seigneur se présenta, et une lumière brilla dans la prison ; alors l'ange, touchant Pierre au côté, l'éveilla et dit : lève-toi promptement. Et les chaînes tombèrent de ses mains.

" Et l'ange lui dit : prends ta ceinture, et mets ta chaussure à tes pieds. Il fit ainsi, et l'ange lui dit : Prends ton vêtement et suis-moi.

" Et Pierre sortant le suivit. Et il ne savait pas que ce qui se faisait par l'ange fut réel ; car il croyait avoir une vision.

" Or, ayant passé la première et la seconde garde, ils vinrent à la porte de fer qui mène à la ville ; elle s'ouvrit d'elle-même devant eux. Et, sortant, ils s'avancèrent dans une rue ; et aussitôt l'ange le quitta.

(1) En voulant fixer le moment précis de la guérison, nous nous étions imaginé tout d'abord, qu'elle avait dû s'accomplir à l'instant de la communion. Selon nos vues tout humaines, ce devait être là le moment psychologique. Mais en interrogeant la malade et en calculant le temps qu'elle a dû employer pour ses prières et sa toilette, nous avons dû, avec regret, renoncer à cette idée. Alors ayant calculé que la guérison avait dû s'opérer à peu près au moment de l'épître, il nous est venu à l'esprit de référer à l'office du jour, et nous sommes restés stupéfait en lisant l'épître.

“ Alors Pierre, revenu à lui, dit : “ Maintenant je reconnais véritablement que Dieu a envoyé son ange, et qu’il m’a délivré ”

Cette délivrance miraculeuse de Pierre allait-elle se renouveler pour la pauvre malade ?

Elle n’était pas gardée dans une prison, mais dans un cloître, plus fermé qu’une prison, *et les prières de l’Eglise s’élevaient aussi pour elle.*

Des chaînes de fer n’emprisonnaient pas ses membres ; mais un corset de fer meurtrissait son corps, et la maladie paralysait ses mouvements. Un ange allait-il venir la délier, la faire lever et marcher ?

Pendant ces minutes d’attente, sa douleur devenait plus intense ; mais en même temps elle éprouvait une impulsion intérieure irrésistible, qui la poussait hors de son lit. Il lui semblait entendre une voix secrète qui lui répétait la parole du divin Maître au paralytique : “ lève-toi et marche ; ” mais non, c’était plutôt la parole de l’ange à Pierre : “ Lève-toi promptement ; prends ta ceinture, mets ta chaussure à tes pieds prends ton vêtement et suis-moi.”

Alors recueillant toute son énergie, elle fit un suprême effort, et se jeta en bas de son lit.

Quand elle fut debout sur le plancher de sa chambre, sans corset de fer, sans béquille, toute douleur cessa subitement. La guérison était-elle réelle ou n’était-ce qu’une illusion ? Comme saint Pierre, elle hésita. Comme saint Thomas, elle voulut toucher du doigt le miracle dont elle était le sujet. Elle passa ses mains sur son dos, si sensible encore une minute auparavant ; elle pressa les articulations de toutes ses forces. Elle ne sentit plus l’ombre d’une douleur. Elle se redressa, posa ses poings dans son côté gauche où il y avait naguère une cavité douloureuse. Plus rien. Tout mal avait disparu. Elle avait été instantanément et complètement guérie. Toutejoyeuse, sans prendre le temps de mettre ses bas, elle mit ses chaussures, et courut dans la salle de sainte Anne en ce moment déserte, emportant avec elle sa béquille qu’elle voulait donner à la sainte. Elle s’agenouilla au pied de sa statue, et lui dit : “ Merci, bonne mère ; voici ce bâton qui m’a servi d’appui pendant si longtemps ; je vous l’apporte, soyez dorénavant mon seul soutien.” Puis, suffoquée d’émotion, elle se mit à pleurer ; mais c’était des larmes de joie et de reconnaissance. La messe n’était pas encore terminée. Elle retourna à sa chambre, s’agenouilla au pied de son lit, et mêla de nouveau quelques larmes à ses prières. Puis elle se releva et, de sa main gauche naguère impuissante et tout à fait débile, elle souleva de terre un large pot rempli d’eau, en versa dans son bassin, et commença sa toilette.

Elle l’avait finie, et elle regardait, avec un sentiment que l’on devinera, son corset en fil de fer qu’elle avait étendu sur son canapé, lorsqu’une servante nommée Emilie survint, apportant à Madame Michon sa tasse de café.

“ Emilie, lui cria-t-elle, je suis guérie ! ” et comme Emilie la regardat

d'un air incrédule : “ vois mon appareil de supplice—ajouta-t-elle, en montrant son corset—c'est fini, je me tiens toute seule, je ne souffre plus, je marche, je cours, je suis bien ! ”

Madame Michon arrive de la messe à son tour : elle la voit, elle l'entend, elle se met à la palper dans tous les endroits si douloureux un instant auparavant, et quand elle est convaincue de la guérison elle devient toute pâle et menace de s'évanouir. Ce n'est pas impunément que l'on approche du surnaturel. N'est-ce pas Moïse qui disait à Dieu : “ Cachez-moi votre face, si vous ne voulez pas que je meure ! ”

Virginie court au téléphone, et elle appelle ses parents : “ papa, maman, je suis guérie ! plus d'appareil. plus de béquille ! ” Et comme elle avait gardé l'horreur des exercices gymnastiques elle ajouta : “ plus de Dr Ahern ! ”

Sa mère et son frère étaient alors à la cathédrale, entendant la messe, et priant pour elle. Ce fut son père qui répondit au téléphone : “ qu'est-ce que tu dis donc là ? ” Sur le même ton qu'il aurait dit : “ Ne fais donc pas de folie ! ”

Mais Virginie cria de nouveau : “ Jⁱ suis guérie, venez voir ! ” Elle court à la recherche de ses bonnes mères, les Religieuses, pour leur annoncer la joyeuse nouvelle.

Pendant ce temps-là, la mère sainte-Monique était allée à la chambre de la malade pour lui demander ce qu'elle pourrait bien prendre pour son déjeuner, et sa stupeur avait été grande en trouvant le lit et la chambre vides et le corset de fer sur le canapé. Mais madame Michon lui avait expliqué ce mystère, et sainte Monique revenait sur ses pas lorsqu'elle rencontra la mère Thérèse de Jésus qui ne savait rien encore.

Qu'on juge de la joie de cette dernière en apprenant ce qui s'était passé ; mais elle doutait encore, et ne voulait pas voir Virginie avant d'être bien sûre qu'elle était guérie. “ Tâchez de la rencontrer, dit-elle à Ste-Monique, et quand vous l'aurez vue, vous viendrez me le dire. ” Les bonnes sœurs qui avaient cru sans voir, croyaient à peine maintenant qu'elles voyaient.

Enfin, il fallut que Virginie fit le tour des salles, et se montrât à tout le monde, car tout le monde voulait la voir, l'entendre et la toucher. Elle pût à peine déjeuner tant l'émotion la surmontait.

Bientôt, sa mère et son frère Charles, qui venait d'être reçu docteur en médecine, arrivèrent. Le jeune disciple d'Esculape interrogea, examina, palpa, et proclama immédiatement avec la foi et l'enthousiasme de la jeunesse que l'intervention divine était évidente.

Peu après, le père vint à son tour. Il fit l'examen de sa fille suivant toutes les règles du diagnostic, et avec le calme et le scepticisme naturel des médecins expérimentés ; mais en palpant ce corps, si souffrant la veille, il n'osait appuyer de crainte de réveiller la douleur endormie, et l'enfant lui disait : “ presse plus fort, va, ça ne fait plus mal du tout. ”

On sait combien la science se targue d'être prudente en pareil cas—et nous croyons qu'elle a raison de l'être—; le docteur Verge se contenta de dire : “ il s'est passé évidemment quelque chose que je ne puis pas expliquer ; mais avant de crier au miracle, il faut attendre quelques mois. ”

En attendant, la joie était grande au monastère ; et dans les secondes vêpres du jour, les Sœurs récitaient les versets suivants des Psaumes : “ Notre bouche a été remplie de joie, et notre langue a chanté l'hymne d'allégresse...

Le Seigneur a fait pour nous de grandes choses et nous avons été transportés de joie. . . .

Seigneur, vous m'avez éprouvé, et vous m'avez connu ; vous avez connu le temps de mon repos et celui de ma résurrection.

Vous avez deviné depuis longtemps mes pensées ; vous avez observé mon chemin et les lacets qui m'y retenaient. . . .

“ Vous m'avez formé vous-même, et vous avez posé sur moi votre main.

“ La science que vous avez de tout ce qui est en moi est merveilleuse...

“ Mes reins sont l'ouvrage de vos mains, et vous m'avez protégé dès le sein de ma mère. . . .

“ Je vous louerai parce que vous avez manifesté votre puissance ; vos œuvres sont admirables et mon âme les connaît. . . .

“ Par moi vous avez honoré ceux qui sont vos amis, et vous avez affirmé leur pouvoir, etc., etc., etc. ”

Que de rapprochements à faire entre les prières de l'Eglise ce jour-là et le fait extraordinaire dont l'Hôtel-Dieu venait d'être témoin !

Depuis cette heureuse journée—5 juillet 1890—mademoiselle Verge n'a jamais ressenti un seul instant la moindre douleur, ni la moindre fatigue. Elle n'a jamais eu besoin d'appareils spéciaux ou de béquilles. Sa santé générale a éprouvé les heureux résultats de ce changement subit. De frêle et d'étiolée sa constitution est devenue relativement robuste.

Elle n'a cessé de marcher beaucoup et de travailler journellement sans ressentir la moindre fatigue. La colonne vertébrale s'est visiblement redressée et sous tous les autres rapports la santé est parfaite.

Depuis deux ans, mademoiselle Verge n'a plus songé à son infirmité passée que pour bénir la divine Providence, de l'en avoir miraculeusement délivrée, et remercier Sainte-Anne de sa puissante médiation.

Enfin, en septembre 1891, elle a pu réaliser les projets d'avenir qu'elle entretenait depuis longtemps, et qui n'ont rien de brillant, selon le monde ; elle est entrée comme novice dans le monastère de l'Hôtel-Dieu. Il y a quelques jours seulement, la pieuse novice a fait ses vœux et le nom qu'elle a choisi lui rappellera toujours sa bienfaitrice : elle se nomme aujourd'hui la mère Ste-Anne de Jésus.

A.-B. ROUTHIER.

LE SALON DE MONSEIGNEUR TACHÉ.

Le 29 août dernier, réalisant un des ardents désirs de ma vie, j'arrivais sur les bords de la rivière Rouge, à Saint-Boniface, chez Monseigneur Taché. C'est que, voyez-vous, si je me dirigeais vers les prairies de l'ouest pour contempler les champs de blé et les progrès de la civilisation dans cette région reculée, j'y étais attiré aussi par les liens du cœur.

Je n'avais jamais vu Saint-Boniface ; cependant je connaissais l'endroit depuis 47 ans, c'est-à-dire depuis l'instant où un jeune ecclésiastique quittait Lachine, près de Montréal, en canot, le jour de la Saint-Jean-Baptiste de l'an 1845, et, remontant les grands lacs, s'en allait loin, bien loin de sa mère et de son pays, évangéliser les sauvages du Nord-Ouest.

J'étais très jeune alors ; mais on parlait de ce départ inattendu dans la famille ; ma mère en causait les larmes aux yeux, et mon père, le regard sur la carte géographique, suivait avec inquiétude les péripéties de ce voyage lointain.

Mon imagination a toujours conservé l'impression de cet acte d'héroïsme chrétien, et le souvenir, du reste, en fut souvent ravivé par les lettres du jeune missionnaire, les conversations au foyer de la famille, et par la carrière laborieuse et distinguée de celui qui devint l'archevêque de Saint-Boniface.

C'était donc plutôt vers Mgr Taché que je dirigeais ma course, et c'est sous l'empire d'une vive émotion que je pénétrai dans la demeure de l'illustre évêque.

La franche et douce hospitalité qu'on reçoit dans cette maison met parfaitement à l'aise. Tout y respire le calme et le bonheur du devoir accompli, et je ne m'tonne pas que les missionnaires, après leurs courses lointaines, aiment à venir s'y reposer et respirer le parfum des vertus civiques et religieuses dont les murs sont imprégnés.

Je n'entreprendrai point une description du palais épiscopal de la rivière Rouge. Je dirai seulement qu'en entrant, à droite, est un cabinet de travail, réceptacle de bien des secrets d'état, où l'évêque passe une partie de sa journée, et, au fond, sa chambre à coucher, la plus petite pièce de la maison et la moins meublée. Le missionnaire qui a parcouru à la raquette les solitudes de l'ouest et couché tant de fois sur la neige, pouvait-il éprouver le besoin d'un réduit quelque peu somptueux ?

A gauche est le salon, vaste pièce ornée de bustes, de tableaux et autres objets intéressants. Je vis là le vieux fauteuil de l'illustre évêque Provencher, religieusement conservé, et un autre plus moderne, un fauteuil politique, celui du président du gouvernement provisoire d'Assiniboine, Louis Riel, lors des troubles de la rivière Rouge. C'est un fauteuil en bois sans coussins et simplement fait.

Au centre, sur une table, est placé le buste d'un vieil ami de Mgr Taché,

missionnaire d'une haute vertu, dont le souvenir se conserve de Saint-Boniface à l'Île à la Croix, je veux dire Mgr Laffèche, évêque des Trois-Rivières. Il semble le gardien d'une petite bibliothèque placée à l'arrière de lui.

Mais quels sont donc ces livres à jolie reliure, placés dans un casier de luxe fermé à clef, qui ont été jugés dignes, de préférence à beaucoup d'autres, d'être admis au salon de l'évêque ? Sont-ce les chefs-d'œuvres littéraires des grandes nations de l'Europe ? Point du tout. C'est une collection patiemment faite par Mgr Taché de livres en treize langues sauvages, comprenant des grammaires, des dictionnaires, des catéchismes, des cantiques, collection précieuse pour ceux qui se dévouent à l'évangélisation des infidèles, précieuse aussi pour le missionnaire qui l'a faite après avoir épuisé sa vie au service de Dieu, de l'Eglise et de sa patrie.

Voulez-vous apprendre la langue de l'Algonquin, de l'Abénaquis, de l'Iroquois, du Sioux, des Pieds Noirs, des Cris, des Maskigon, des Sauteurs, des Dené ou Montagnais, des Peaux-de-Lièvre, des Loucheux, des Castors ou des Esquimaux ? Ouvrez cette bibliothèque, et vous pourrez, à votre aise, étudier les langues de ces peuplades.

Tout à côté du buste de Mgr Laffèche, vous admirez un Missel romain, à reliure forte et belle, imprimé à Vienne en 1861. C'est un fac-simile des anciens manuscrits. Les planches qui ont servi à la fabrication des gravures de ce missel ont disparu dans un incendie après 1865. Elles avaient été préparées à la main par des bénédictins d'Autriche au XV siècle.

Près de ce missel est un fort beau livre renfermant le *Magnificat*, par Frs-Marie-Bernardus-Abbas de Lerin, imprimé en 171 langues, dont 150 accompagnées d'emblèmes. Sur la page du *Magnificat* en Muskigon, se trouve comme emblème " la basilique de Québec."

Les charmantes Dames de la Kermesse pourraient-elles m'en donner la raison ?

Puis il y a un autre livre contenant les promesses du Sacré-Cœur de Jésus à la bienheureuse Marguerite-Marie, en 206 langues, collection due au savant abbé Kemper, de Dayton, Ohio.

En me montrant ces livres, le saint évêque me disait : " N'avons-nous pas là la preuve de l'universalité de l'Eglise ? "

Continuons notre examen du salon.

On se rappelle qu'au moyen-âge, les laborieux moines, pendant longtemps les seuls calligraphes, rendirent à l'histoire et aux lettres de très précieux services par l'exécution d'une masse de manuscrits qui font l'admiration des savants du jour.

Mgr Taché a l'avantage de posséder un manuscrit qui date de l'an 1459, intitulé : " *Aurelii Augustini opuscula plurima.* "

Ce précieux manuscrit, d'une exécution parfaite, remonte; coïncidence particulière, aux premiers temps de l'imprimerie. En effet, c'est en 1436 que

Gutenberg forma une société pour l'exploitation de l'imprimerie au moyen de caractères mobiles, et c'est vers 1452 ou 1453 que, de concert avec Fust, il trouva une méthode pour fondre les formes de l'alphabet latin. Après les manuscrits, les imprimés.

Je n'ai pas besoin de dire qu'on donne le nom *d'incunables* aux livres qui remontent au berceau de l'imprimerie. L'année 1500 est la limite extrême qu'un incunable ne peut dépasser.

Si la bibliothèque dont je parle ne possède point d'incunables, elle est riche de deux livres très anciens, remontant au premier siècle de l'imprimerie. Ce sont deux bibles. L'une a été imprimée à Lyon, en 1550, chez Sébastien Gryphe, célèbre imprimeur allemand, mort en 1656 à Lyon, où il avait établi son imprimerie. Elle porte pour titre : *Biblia Sacra-Lugduni apud Sebastianum Gryphium-Anno a Christo nato M. D. L.*

L'autre est aussi une bible imprimée également à Lyon en 1567. Titre : *Biblia Sacra-Lugduni apud Antonium Vincentium. M. D. LXVII.*

Il est à remarquer que dans la bible imprimée par Gryphe, il n'y a pas de versets ; les chapitres sont divisés par lettres. Dans l'autre, les chapitres sont divisés en versets.

Cette plus récente édition contient une épître du "typographe au lecteur chrétien" *typographus christiano lectori*. Maintenant on dit : "L'éditeur au lecteur," en supprimant le mot "chrétien," depuis que la libre pensée a inventé en religion "le genre neutre," espèce de tramway électrique conduisant de la licence du cœur au dévergondage des idées.

Je borne ici mes remarques et je fais la charité aux lecteurs de *La Kermesse* de n'en pas dire davantage.

Si les bibliophiles ne sont pas satisfaits de ce que renferme de rare la bibliothèque du salon de Mgr Taché, je leur conseille de se rendre aux Montagnes Rocheuses, là où il y a encore quelques rares buffles, et de demander à ces *caractères primitifs* une édition princeps des œuvres de leurs ancêtres. Ces messieurs trouveront peut-être dans la peau de ces bêtes des incunables du quinzième siècle.

BOUCHER DE LABRUÈRE.

Le théâtre de tous les temps et de tous les pays a été une école d'immoralité et une cause de décadence. Quelques exceptions passagères ne prouvent rien contre un pareil ensemble.

—(Le P. Etienne Cornut.—*Les Malfaiteurs Littéraires.*)

Il y a beaucoup de gens qui ne savent pas perdre leur temps tout seuls ; ils sont le fléau des gens occupés.—(De Bonald.—*Pensées Diverses.*)

La pureté est la clef du ciel.

ELLE EST FINIE !

Vous devinez sans peine, amis lecteurs qui me faites l'honneur de me lire, que je viens vous dire un mot de l'œuvre par excellence à laquelle ce journal doit son titre.

J'ai pensé que vous prendriez quelque intérêt à une revue rapide de la *Kermesse* qui, près de trois semaines durant, s'est tenue au Rond à patiner, gracieusement et gratuitement mis, en cette circonstance, à la disposition de Mesdames Casault et Routhier, promotrices zélées de cette fameuse vente de charité.

Ouverte avec éclat le 26 septembre par Son Excellence le Gouverneur-Général et Son Eminence le Cardinal, elle s'est terminée jeudi dernier, le 13 octobre.

Ceux qui ont eu l'avantage d'y passer de délicieuses soirées aux accords harmonieux d'une bonne musique et en la compagnie aimable de nos reines des salons se faisant humbles solliciteuses pour l'infortune, peuvent dire qu'elle a été un succès de toute manière.

Rien de plus charmant pour l'œil que cette vaste salle magnifiquement décorée et pavoisée, avec chacun de ses départements ornés d'une couleur spéciale et remplis des plus jolis objets ; ajoutez à cela une foule joyeuse, où l'esprit et la beauté n'étaient pas rares, et les vifs et doux rayons de la lumière électrique enveloppant cette scène animée ; et vous comprendrez l'enthousiasme des jeunes et des vieux, surtout des jeunes, pour la *Kermesse*.

Les divers départements ont tous eu leur part d'admiration et d'encouragement. Ils étaient répartis comme suit :

Parfums et fantaisies : Mdes. Casault, présidente de la *Kermesse*, McCord et Blanchet et Mlle. Scott.

Loterie : Mdes. T. Chapais, Arthur Vallée et Cyrias Pelletier.

Bureau de Poste : Mlle. Têtu, secrétaire, et Mde. de Martigny.

St-Roch : Mdes. Mailloux, vice-présidente, Lavery, Lemieux, etc.

Lingerie : Mde. Bilodeau.

Ornements d'église : Mde. C. Trudelle.

Billard : Mde. Tarte.

Tir à la carabine : Mde. J. Langelier.

St-Patrice : Mdes. Carbray, vice-présidente, Foley, etc.

St-Jean-Baptiste : Mdes. Berlinguet, vice-présidente, Tourangeau, Art. Robitaille.

Tabagie et roue de fortune : Mdes. J. Frémont, L. P. Pelletier, Jules Larue et Mlle. Jeanne Routhier.

Fleurs ; Mde. Jules Tessier et Mlle. Juliette Routhier.

Jouets : Mlle. Angéline Routhier et Mde. Henri Hamel.

Tombola : Mde. Routhier.

Rafraîchissements : Mdes. Théo. Hamel et Vohl.

Thé : Milles. de Salaberry, Bossé et Thibaudeau.

Diners : Mdes. De Cazes et Routhier.

Un menuet minuscule dansé avec grâce par de gentils enfants, des tournois très-intéressants, (Tug-of-War), des tours de force et de gymnastique par les jeunes zouaves de Saint-Sauveur et, enfin, un très joli exercice à l'éventail exécuté par des dames irlandaises, varièrent le charme des soirées.

Mlle. A. Langevin parmi les jeunes filles, M. Edm. Taschereau parmi les jeunes gens, et la Loterie parmi les départements, remportèrent la palme de *la popularité* dans des luttes pacifiques qui excitèrent l'intérêt au plus haut point et qui eurent le bon résultat de grossir notablement la recette.

Rien de surprenant donc qu'après tous ces amusements et les aimables réunions qui en découlèrent, et par dessus tout le doux bonheur de faire la charité d'une manière si agréable, bien des regrets se soient exprimés et bien plus encore se soient éprouvés en voyant finir cette belle *Kermesse*.

A plus d'un il est revenu en mémoire, je pense, le refrain connu :

“ Les beaux jours sont courts ! ! ”

Pour nous, en contemplant le lendemain, des lambeaux de décorations, là où tant de richesses s'étaient les jours précédents, cette salle à demi-déserte, si animée naguère, ces colis, ce déménagement précurseur d'une solitude plus complète encore, nous n'avons pu nous défendre d'un serrement de cœur. Il y a quelque chose de si triste dans ce qui finit ! N'est-ce pas l'image de notre vie et de la mort qui doit s'en suivre ? . . .

Mais comme toute vie a sa résurrection éternelle, une bonne œuvre comme celle qui vient de se terminer a aussi la sienne dans le cœur de chacun par le souvenir précieux qu'il en garde.

Quant à ses organisateurs et à celles qui lui ont donné en préparation, en démarches, en sollicitations, en fatigues plusieurs semaines et même plusieurs mois de leurs vies, ils glanent déjà la partie terrestre de leur récompense dans l'abondante recette, fruit de ces dévouements réunis, dans la satisfaction de leur généreux public, dans la reconnaissance des bonnes Sœurs du Sacré-Cœur et dans la consolation qu'éprouve le vénérable Prince de l'Église, qui est leur pasteur et qui assiste, pour ainsi dire, par cela, à la résurrection de son œuvre de prédilection.

L'autre part du prix de leurs efforts ils l'auront plus tard, impérissable et sans alliage, de celui qui ne laisse sans récompense pas même “ *un verre d'eau donné en son nom.* ”

MIRIAM.

Les âmes énergiques, comme les volcans, jettent de grandes lumières et de grandes ténèbres.—(Châteaubriand.)

GIBRALTAR

A six heures et demie, ce matin, nous longions les côtes d'Afrique ; à sept heures, nous entrions dans une baie en face d'une masse informe, noire, perdue dans la brume : c'était Gibraltar !

Peu à peu, le léger nuage gris qui enveloppait la ville, s'éleva lentement comme un rideau de théâtre, découvrant une montagne, un véritable cap Tourmente auquel on aurait accroché la citadelle de Québec. C'est avec un sentiment d'admiration et d'épouvante que nos yeux contemplaient ce rocher superbe, encapuchonné dans les nuages, sommet perdu dans les airs. Le jour augmenta promptement et nous découvrit toutes les échancrures du roc ressemblant tantôt à un bec d'aigle, à une fine dentelure ou à un pic coupant droit dans la mer verte. Sur la montagne, qui avait l'air du Vésuve, ainsi embrasée, se détachaient les maisonnettes de la ville, paraissant découpées dans le papier tant elles sont légères avec leurs couleurs tendres : une vraie boîte de jouets dont on aurait jeté le contenu pêle-mêle sur les flanes du cap. Tout cela inondé, baigné de lumière rose, bleue ou couleur opale, tandis que la ligne d'Afrique, s'accroissant de plus en plus, nous rappelait vaguement les Laurentides dans leurs beaux jours. Nous nous trouvions en pleine baie, entourés de l'Espagne comme d'une ceinture, avançant lentement dans nos chaloupes. Nous avons cru être tout près de terre ; il nous fallut encore une bonne demi-heure avant d'arriver : la hauteur du cap nous avait trompés. Au bas de la ville, une ligne de fortifications et, de temps à autre, un habit rouge sortant de la guérite : soldat de Sa Majesté !

Une cloche qui annonçait la messe, le clairon qui faisait vibrer la montagne, les ruines d'un château mauresque s'appuyant sur un pic et le rocher changeant continuellement d'aspect, tout cela nous jetait dans l'admiration. Nous retenions notre souffle, de peur de rompre le charme et de voir s'envoler ce décor magnifique ; nous ne pouvions que murmurer : " Que c'est grand ! que c'est beau ! " Enfin, nous voilà au quai ; le cap n'existe plus, tout a disparu comme par enchantement. Des Juifs, des Arabes, des fez, des burnous rouges, des turbans blancs, des babouches aux couleurs éclatantes. Des femmes au grand œil noir et doux nous regardent silencieusement ; elles portent sur la tête de lourds paniers qu'elles maintiennent avec une aisance et un aplomb merveilleux.

Des ânes chargés, des mulets rasés jusqu'à la moitié du corps, de sorte qu'on les croirait faits de deux morceaux d'étoffe différents, tout à fait à la Pompadour ; des voitures qui ressemblent aux dais que nous sortons dans les processions. De l'anglais, du français, de l'espagnol, de tout ce qu'on voudra. Nous sommes abordés par un douanier qui nous prend en grande estime quand nous nous déclarons " British subjects," et nous filons vers notre hôtel, traversant des rues deux fois étroites comme les plus étroites de Québec,

tantôt aboutissant à un carrefour, tantôt débouchant dans une autre rue. Vrai labyrinthe. Nous ne voyons plus le chemin parcouru ; la rue semble fermée derrière nous et il nous paraît impossible de jamais avancer. Au "Royal Hotel," qui ressemble à une enfilade de serres, avec ses couloirs vitrés, on nous sert un mauvais déjeuner dont j'ai gardé un souvenir confus d'huile et d'ail.

L'excursion sur la montagne est charmante ; il y a des escarpements à nous faire croire qu'on va se perdre dans les cieux. Le début de notre voyage a été marqué de péripéties émouvantes. Nous avions cinq ânes, sans compter notre guide. Au milieu d'une côte fort escarpée, le cheval qui conduisait la première voiture s'est abattu sur le pavé, et le nôtre a reculé. En un instant, nous fîmes hors de la voiture, tout tremblants de peur ; mais il paraît que ce n'était pas le parti le plus sage. Notre guide, peu familier avec l'histoire de France, m'a aussitôt reproché mon imprudence, et, pour donner plus de force à son observation, a ajouté avec un sérieux imperturbable que "Napoléon *premier*, dans une de ses excursions, s'est ainsi rompu le cou." Je n'ai pas manqué de déplorer ce fatal accident et de noter ce nouveau fait historique. Une fois sur nos ânes, nous nous mîmes à cotoyer des précipices effrayants. Nos petits conducteurs à l'air espiègle, prenaient un malin plaisir à conduire l'âne aussi près du bord que possible, et, comme ils n'entendaient pas plus le français que la gente aux longues oreilles, ce n'est qu'à force de gestes désespérés qu'ils ont daigné nous comprendre.

Le danger a duré un quart d'heure ; puis nous sommes entrés dans un défilé taillé dans le roc, et enfin dans les souterrains comprenant trois galeries superposées dont la dernière accapare le dernier couronnement de la montagne. Par les excavations pratiquées à égale distance pour y braquer des canons, on peut voir la ville à nos pieds, petit détail perdu près de cette immensité, les maisonnettes dégringolant jusqu'à la Méditerranée fusionnée d'émeraudes et de saphirs ou donnant quelquefois l'apparence d'une prairie brûlée par le soleil. En risquant la tête pour regarder ce ciel d'Espagne qui fait tant rêver, le sommet de la montagne nous apparaît formidable, couronné de petits nuages follets roses ; on y découvre encore de nouvelles courbes, une variété infinie de contours, une richesse inépuisable de découpures ; on y trouverait des amphithéâtres entiers, des dômes qu'envierait la plus belle cathédrale du monde. Le soleil pénétrant faiblement par les ouvertures, colore les roches suspendues au-dessus de nos têtes d'une teinte jaune pâle ou rose clair. Mais on juge l'heure avancée et nous voilà à redescendre, quelquefois dans une telle obscurité que mon âne disparaît à mes yeux, ou dans un rayon de soleil mordorant tout sur son passage. Entre autres choses intéressantes à voir sont les quarante-cinq singes, affirme le guide qui devient de plus en plus Tartarin. Comme c'est aujourd'hui mardi, on ne peut les voir ; ils doivent être en

excursion quelque part, ce dont tout le monde paraît satisfait et se déclare enchanté.

Je hasarde quelques phrases espagnoles qui me valent un succès énorme. Mon joli petit conducteur, au teint bruni, me regarde de ses grands yeux frangés de longs cils, et, pour me prouver sa reconnaissance, cueille une quantité de fleurs. Je disparaiss sous une véritable moisson....

JOSÉPHINE * * *

7 décembre 1891.

LA BARBE

J'ai deux poils blancs dans ma moustache,
 Deux fils d'argent, longs et frisés.
 Je ne veux pas qu'on les détache :
 Nous n'en avons jamais assez !
 Pour être encore plus respectable,
 La barbe grise est de rigueur ;
 Ça donne un chic inimitable,
 Et presque le parfait bonheur.

J'ai désiré, dans mon enfance,
 Être un personnage barbu.
 La barbe, imposante, s'avance...
 " Bu qui s'avance " est bien connu.
 Plus tard, quand poussa ma barbiche,
 Les camarades m'enviaient :
 Je me trouvais comme une caniche
 Que tous les amis dorlotaient.

A présent, il faut toison blanche :
 C'est l'art suprême en plus d'un cas.
 Je rêve d'avoir ma revanche,
 Et je l'aurai, n'en doutez pas !
 Mais, quand on parle à la jeunesse
 Qui croit à la barbe aux mentons
 Et qui la prend pour la sagesse,
 On voit fort bien que nous mentons !

BENJAMIN SULTE.

Le désappointement marche en souriant derrière l'enthousiasme.

Il vaut mieux jeter au hasard une pierre qu'une parole.

L'ami de tout le monde n'est l'ami de personne.—(*Maxime espagnole.*)

Le chat est un tigre pour la souris ; mais il n'est qu'une souris pour le tigre.—(*Proverbe oriental.*)

LE PAVILLON DE PHIPS

(Suite)

La plupart, sinon tous les abonnés de *La Kermesse*, ont lu *François de Bienville*. Cet ouvrage est l'une des plus heureuses comme l'une des plus brillantes amplifications du texte de Charlevoix. La fidélité constante avec laquelle M. Marmette reproduit l'auteur jésuite, l'ordre observé dans la marche des événements, la vérité des calques, l'exactitude du narré militaire, bref, la précision archéologique ont valu à ce livre un titre honorable, celui de roman historique.

Monsieur Marmette a cru fermement en Charlevoix, et il accepte sa relation sans contraintes comme sans restrictions. Il y place ses convictions et ses certitudes comme dans un dogme. Alors qu'il s'est agi de traiter l'épisode de la Croix de Saint-George a-t-il encore accepté, sans examen comme sans soupçons, la version du maître sur ce glorieux incident du siège.

Or, sur le fleuve Saint-Laurent, devant Québec, la capture du pavillon de Phips, accomplie par des nageurs, n'était rigoureusement possible qu'avec le concours d'un flot de marée.

Donc, conclut gratuitement M. Marmette, la MARÉE MONTAIT. En cela, comme en tout le reste, il s'est reposé sur Charlevoix, son modèle, de la vérification des faits. M. Marmette s'est trompé ; mais l'erreur fut commise en si bonne compagnie qu'elle se pardonne en souriant.

Il nous faut rectifier cependant. Citons *François de Bienville* ; la critique n'en sera que plus brève et loyale.

—Vous arrivez à temps, messieurs, dit alors le sieur de Maricourt (1) à son frère (*François de Bienville*) et à Louis D'Orsy ; car je viens de parier avec le chevalier De Clermont que j'abats le pavillon de l'amiral des trois premiers coups

(1) "Sur les quatre heures après-midi (du lundi 16 octobre) le Sieur de Longueuil revenant avec ses sauvages accompagné du Sieur de Maricourt, son frère, qui arrivait de la baie d'Hudson dans le navire commandé par le Sieur de Bonaventure qui, par bonheur, fut averti assez à temps pour ne point tomber entre les mains des ennemis, passa avec ses canots le long de la flotte (anglaise). Quelques chaloupes se détachèrent pour le charger, mais il gagna terre en les recevant à bons coups de fusil. Ces chaloupes se trouvèrent obligées de retourner à leurs navires et furent saluées en passant par les habitants de Beauport qui étaient sur la grève."

Lettre de Monseignat.—Cf : *Documents relatifs à l'histoire de la Nouvelle-France*, tome Ier, page 522.

On se rappellera que la relation de Monseignat était le rapport officiel du siège de Québec en 1690. "Je ne particulariserai point ici Monseigneur, (écrivait Frontenac au ministre, à la date du 12 novembre) ce qui s'est passé pendant le temps qu'ils (les Anglais) nous ont tenus investis..... parce que la relation que j'en ai fait faire vous en apprendra tout le détail."

Cet extrait de Monseignat prouve encore, et sans réplique, que ce fut M. de Sainte-Hélène qui abattit le pavillon de Phips, et non pas Maricourt comme nous le dit *François de Bienville*. Maricourt arriva à Québec cinq heures après la prise de la Croix de Saint-George. M. Marmette ne doit pas être tenu responsable de cette erreur ; elle appartient à Juchereau de Saint-Ignace dont il a suivi la relation, sans la comparer cependant.

que je tire sur l'ennemi. Le chevalier prétend que le vaisseau de Plips se trouve hors de la portée d'une pièce de vingt-quatre. Qu'en dis-tu Bienville ?

"Celui-ci mesura du regard l'espace libre qu'il y avait entre la flotte et le quai, puis se retournant vers son frère :

"Je soutiens ton pari contre le chevalier De Clermont.....

"Bien plus, LA MARÉE MONTE ; or, je m'engage à aller chercher à la nage ce pavillon anglais qui flottera sur les eaux avant un quart d'heure.".....

.....
 "Les trois nageurs piquèrent au large vers le pavillon, ce dernier était encore à huit cents pieds plus bas ; mais la *marée montante* l'entraînait vers les trois gentilshommes.

"Ils virent jaillir l'eau en plusieurs endroits dans les environs du pavillon, que le flux leur apportait et plusieurs fortes détonations, parties de la flotte, leur firent lever la tête.

.....
 "Un réseau de flamme et de fumée enveloppe un instant le gaillard d'arrière du vaisseau amiral, qui ne peut faire feu des deux côtés de ses sabords *vu la position que lui donne le flot.*"⁽²⁾

On remarquera combien de fois le romancier insiste, appuyé sur le fait que la *marée montante* amenait vers Québec le pavillon amiral. Je comprends la sollicitude aussi inquiète qu'intéressée de l'écrivain auprès de ses lecteurs. Non seulement la vraisemblance littéraire mais encore la possibilité physique de cette action d'éclat reposent sur ce point capital.

Il est donc urgent de connaître positivement si ce fut un *flot* ou un *jusant* qui entraîna la Croix de Saint-George en dérive.

L'astronomie va répondre à cette question. Les mathématiques ont cela d'excellent qu'elles n'ont pas d'opinions littéraires, religieuses ou politiques ; elle ne donnent que des résultats, aussi précis qu'indiscutables.

Faute de livres spéciaux, ignorés à Québec, je fus contraint d'écrire au Harvard College pour obtenir les données essentielles du problème. L'université de Cambridge me référa au Département de la Marine à Washington qui répondit avec cette ponctualité rapide de l'Américain homme d'affaires.

No. 550.

Nautical Almanac Office, Navy Department

Washington, D. C., April 29th, 1892.

Sir,

Replying to your letter of April 26th, asking for the time of full moon on or about October 17th 1690, I have to say that we have no data in this office from which the required date can be readily determined with accuracy. The *Connaissance des temps* for 1690 is not in our Library or that of the Observatory. Perhaps you can get at the time you want from the following :

Oppolzer, in his *Canon der Finsternisse*, gives the following times of eclipses :

	Gregorian Calendar.	Julian day.
Solar Eclipse	1690, IX, 3d. 1h. 11. 7m	2338566
Lunar "	1690, IX, 18d. 13h. 30 m.	2338581

(2) *François de Bienville*, ch. VI, pages 169 à 176, 2ième édition.

The time given is Greenwich Civil Meantime (not astronomical). The time for the solar eclipse is that of conjunction in longitude, and for the lunar eclipse that of the greatest phase.

Very respectfully

W. W. HENDRICKSON,

Professor U. S. Navy,

In charge of office.

A. RHÉAUME,

Laval University, Quebec.

On remarquera que cette lettre est adressée à M. l'abbé Anselme Rhéaume, l'un des prêtres agrégés du Séminaire de Québec. Je suis trop pauvre arithméticien pour me payer le luxe d'un pareil calcul. Je m'en suis rapporté au savoir astronomique de mon ami, lequel, à dix minutes près, me garantit l'exactitude du problème tel que résolu.

Nous savons donc, par Oppolzer, qu'il y eut une éclipse de lune le 18 octobre 1690, à 13 heures 30 minutes, temps civil moyen de Greenwich, soit à une heure et trente minutes après midi. Ce qui correspond à huit heures quarante-cinq minutes avant midi à Québec, à cause de la différence de longitude entre les deux villes, Québec étant à 4 heures 45 minutes ouest de Greenwich.

Il reste à connaître l'établissement du port à Québec. Nous le trouverons dans le bel ouvrage *Noric's NAVIGATION* (3). Cet établissement du port est de 6 heures 38 minutes.

Rappelons-nous enfin qu'à Québec la marée monte pendant quatre heures et quarante-cinq minutes, et qu'elle baisse durant sept heures et quarante minutes.

Voici donc quelle était la table des marées à Québec, les 18, 17 et 16 octobre 1690.

Mercredi,	18	octobre	—	marée haute	6 heures 38	P. M.
Mardi,	17	do		“ “	6 heures	P. M.
Lundi,	16	do		“ “	5 heures 16	P. M.
do	“	do		basse	0 heure 22	P. M.

A moins que l'on me prouve que les données d'Oppolzer soient fausses, il reste acquis que le lundi, 16 octobre 1690, à dix heures et demi du matin, la marée BAISSAIT devant Québec depuis cinq heures et quarante-huit minutes, c'est-à-dire que l'on était aux trois quarts du baissant, pour parler le langage de nos pilotes modernes.

ERNEST MYRAND.

(A continuer.)

(3) *John William Noric's Navigation, 1877*—Table des marées LVII, page 356.

L'établissement du port est l'heure de la marée haute après midi ou après le passage de la lune au méridien le jour de la pleine ou nouvelle lune.

Imprimeur *L. BOWNEN* =: Releur :=

11 & 13, Rue Duade, Québec

--: EDITEUR DU :-

Courrier du Canada,
du Journal des Campagnes,
du New-York Canada,
des Annales de Ste-Anne,
des Annales du L.-S. Rosaire,

ET DU

Calendrier de la Province Ecclesiastique de Québec.

--: SPECIALITES :-

Impressions de Luxe,
Musique Typographique,
Cartes de Visite,
Registres et Livres Blancs,
Blancs d'Arceate
et de Notaires,
Factums, etc., etc.

Assurez-vous contre le Feu avec la ***

COMPAGNIE D'ASSURANCE

 PHOENIX
DE HARTFORD

— (ETABLIE EN 1854) —



<i>Capital en Argent</i> - - - - -	\$ 2,000,000 00
<i>Depot au Gouvernement du Canada</i>	139,860 00
<i>Actif pour pertes par incendie</i> - - -	5,676,386 79
<i>Reclamations payees depuis l'organisation de la Cie</i> - - - - -	39,027,738 02

SUCCESSALE DU CANADA :

Bureau Principal : MONTREAL

GERALD E. HART,

GÉRANT GÉNÉRAL

J. G. BRUNEAU,


Agent Général

J. G. TESSIER, Agent Spécial.

ELIE NOEL, Agent Spécial pour St-Sauveur.

Bureau du Jour : 65, RUE ST-PIERRE, B.-V.

Bureau du Soir : 368, RUE DU ROI, ST-ROCH.

 TELEPHONE 814 